

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse
Herausgeber: La Croix-Rouge suisse
Band: 77 (1968)
Heft: 3

Artikel: Sicile du chaos
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-683684>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



Gibellina, Salaparuta, Montevago: villages ensoleillés de la pointe occidentale de la Sicile qui ne sont plus maintenant que des noms sur une carte de géographie périmée.

Quelques jours après la catastrophe des 14 et 15 janvier 1968 qui coûta la vie à 250 personnes et fit plus de 500 blessés et des dizaines de milliers de sans-abris, les habitants s'aventuraient prudemment à chercher dans les ruines de leurs maisons quelques pauvres objets.

Sicile du chaos:

Que deviennent les survivants?

Comme nous l'avons signalé dans notre édition du 1er mars 1968, la Croix-Rouge suisse, agissant d'entente avec la Croix-Rouge italienne fit sans retard parvenir des secours d'urgence aux victimes du tremblement de terre de Sicile puis examina de quelle manière elle pouvait le plus utilement aider les sinistrés de façon durable, en prenant notamment une part active à leur réinstallation.

D'entente toujours avec la Croix-Rouge italienne, notre Société, qui à fin février 1968 avait récolté une somme de 1 089 327.50 francs dans le cadre de la collecte en espèces lancée aussitôt après la catastrophe, décida de réserver un montant de 600 000 francs pour la fourniture de meubles et d'ustensiles de cuisine de première nécessité qui sont fabriqués en Suisse au vu des besoins précis de leurs futurs destinataires et pourront être acheminés en Sicile dans le courant du mois de mai.

De plus, la Croix-Rouge suisse participe à l'assistance des Siciliens rescapés du tremblement de terre venus se réfugier en Suisse auprès de leurs proches parents qui s'y trouvaient déjà. Nous consacrons plus loin à cet aspect de l'aide apportée par la Croix-Rouge suisse aux victimes du tremblement de terre de Sicile un article en langue italienne (voir page 27).

Rappelons ce qui s'est fait sans retard, sur le plan Croix-Rouge aussi-tôt après la catastrophe:

La Croix-Rouge italienne fut la première organisation volontaire à entrer en action dans l'île. Elle amenait avec elle des tentes et un hôpital de campagne et prit possession d'un hangar à l'aéroport de Birgi, le point d'atterrissage le plus proche de la zone affectée. Le médecin venu de Rome transforma rapidement ce hangar en entrepôt temporaire où les

volontaires du Comité régional de la Croix-Rouge italienne furent appelés à déployer une intense activité. Des tonnes de secours, une avalanche de dons provenant des pays voisins, et de leurs Sociétés de Croix-Rouge arrivaient sans discontinuer sur l'aéroport local. Grâce au concours des volontaires de la Croix-Rouge qui servaient d'agents de liaison dans les villages de tentes et à celui de l'armée qui assurait le déchargement des marchandises, les secours purent être régulièrement acheminés jusqu'à leur destination finale. Quatre hélicoptères envoyés par le Gouvernement français permirent en outre de faire parvenir les secours à leurs destinataires six heures à peine après leur déchargement.

M. Jurg Vittani, délégué de la Ligue qui se rendit sur les lieux à fin janvier, rapporta que «la Croix-Rouge faisait face avec succès à une situation difficile» et que son entrepôt à

Dans les villages de tentes installés par les soins de la Croix-Rouge italienne, la vie reprit pour les sinistrés dont beaucoup, deux mois après la catastrophe, sont encore sous le choc de l'immense peur qu'ils ont eue. «Nous sommes tous terremotatis dans la tête, disent-ils. Ils n'étaient pas riches, mais le peu qu'ils avaient ils l'on perdu...»

l'aéroport de Birgi servait également de centre d'information pour toutes les opérations de secours.

Durant les premières heures de l'action de secours Croix-Rouge, la priorité fut accordée aux services médicaux et la Croix-Rouge italienne mit sur pied un hôpital de campagne de 50 lits au centre du village de Menfi, tandis qu'un lazaret de 100 lits, desservi par 10 médecins volontaires, était installé dans les locaux de l'école de Castelvetrano.

Les villages de tentes, une solution provisoire

Des «pionieri» du nom que portent en Italie les membres de la Croix-Rouge de la Jeunesse venus de Rome par avion, aidèrent à dresser les villages de tentes où furent ensuite rassemblés des centaines de sinistrés qui campaient dans les champs ou au bord de la route. Les jeunes «pionieri» assumèrent également les charges d'aides-cuisiniers, de plongeurs et de sommeliers à la cantine installée par la Croix-Rouge italienne dans le village de Santa Ninfa, servant journallement mille repas chauds.

Mais les tentes ne pouvaient constituer évidemment qu'une solution provisoire et à la mi-mars, soit deux mois après le séisme, une grande partie des sans-abri se trouvaient relogés dans des baraquements installés par les soins du Gouvernement italien ou offerts par des Sociétés nationales de Croix-Rouge dont celles d'Autriche, d'Allemagne et de Suède, en particulier.

D'entente avec les autorités, la Croix-Rouge italienne a mis un terme à fin février à son action sanitaire d'urgence. Elle poursuit en revanche son assistance, sous forme de distributions de vêtements, de vivres et d'autres secours de première nécessité soit aux sinistrés demeurés en Sicile, soit à ceux qui se sont rendus dans d'autres régions de la Péninsule.



Vietnam: Après l'offensive des fêtes du Têt...



A la suite des violents combats qui suivirent la trêve du Têt, au début de février 1968, l'équipe médicale de la Croix-Rouge suisse en poste à Kontum a dû évacuer cette ville pour se replier à Saigon où elle a aussitôt été affectée à un hôpital civil de Cholon. De leur côté, le pédiatre et les infirmières attachés à l'Hôpital pédiatrique de Da-Nang furent évacués pendant quelques jours sur l'Helgoland, le navire-hôpital de la Croix-Rouge allemande ancré dans le port de Saigon. Cette équipe put toutefois assez rapidement regagner son poste à Da-Nang.

Vu l'accroissement des difficultés provoquées par les événements de

février, le Comité international de la Croix-Rouge et la Ligue ont demandé d'urgence à toutes les Sociétés nationales de Croix-Rouge d'intensifier leur aide à la population civile vietnamienne.

«A Saigon, écrivait le 7 février, le chef de la délégation de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, 45 centres d'accueil ont déjà été aménagés pour les réfugiés. Ces centres sont placés sous la direction du Ministère des Affaires sociales, qui est secondé dans sa tâche par des organisations bénévoles. De son côté, la Croix-Rouge vietnamienne a ouvert un centre d'accueil dans le bâti-

ment de son siège central. Le nombre des réfugiés varie sans cesse: certains retournent chez eux tandis que de nouveaux arrivent. On en trouve partout, du haut en bas de l'escalier et jusqu'au premier étage. Pour gagner nos bureaux, nous nous frayons une voie parmi des familles installées là, certaines avec leur chien et nous sommes souvent obligés d'enjamber des corps étendus.

Bien que nous nous trouvions presque dans l'impossibilité de poursuivre notre travail quotidien, nous pensons, ou mieux nous espérons que la situation redeviendra plus normale dans le courant de cette semaine ou au début de la suivante.



Dans les provinces septentrionales, au nord de Saigon, la situation est plus ou moins la même que dans le Delta: villes attaquées, transports par routes impossibles et, presque partout, des réfugiés par milliers.

Au cours des semaines qui suivirent, la Croix-Rouge du Vietnam s'est magnifiquement acquittée de sa tâche, assurant l'évacuation des blessés vers les hôpitaux, assurant la préparation et la distribution dans les centres d'accueil de Saigon, Cholon et Gia Dinh, d'environ 5000 repas par jour.»

*

M. Ueli Schüle, infirmier, de Genève a été mis par la Croix-Rouge suisse à la disposition de la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, dans le cadre des opérations de secours que cette dernière poursuit au Vietnam et auxquelles il participe depuis l'automne 1966.

Au cours des premières semaines de février notamment, M. Schüle en sa qualité de délégué de la Ligue dans le delta du Mekong a fourni un travail remarquable. De plus, il a tenu le journal des heures tragiques qu'il a vécues à Vinh Long:

Vendredi 2 février 1968

Cela a commencé le 31 janvier, à 3 heures du matin: quelques grenades, suivies de coups de feu à la

mitrailleuse. Ces bruits n'avaient rien d'extraordinaire et je pensais qu'à 6 h, au lever du jour, ils cesseraient. Mais il en alla tout autrement. Les combats de rues commençaient.

A 7 heures, les tanks firent leur apparition et la fusillade jaillit de partout. A 7 h 40, deux grenades font explosion dans mon studio.

Je me réfugie dans une autre pièce avec mon propriétaire. Et ce sont maintenant des tirs dans toutes les directions avec toutes les armes imaginables: pistolet automatique, mitrailleuse, artillerie lourde, carabine. A 10 h 30 une bombe éclate dans la chambre où nous nous sommes réfugiés. J'ignore comment j'en suis sorti. Par miracle, personne n'a été blessé. Pour la première fois de ma vie, je crois, j'ai eu vraiment peur et j'aurais donné beaucoup pour me trouver ailleurs. Quoi qu'il en soit, nous nous sommes enfuis dans les pièces situées à l'écart de la rue.

Depuis lors — 48 heures se sont écoulées — nous sommes assis dans notre «trappe». Autour de nous, les combats se déchaînent; l'artillerie dirige ses coups sur le cimetière voisin. Des hélicoptères, des avions à réaction criblent les rues, les maisons, etc. de leur feu. Comme je n'ai pas le type vietnamien, je dois redoubler de prudence, car personne ne peut savoir, à distance, que je fais partie de la Croix-Rouge. Au cours

A Hué, qui fut l'objet d'une très violente attaque vietcong après les fêtes du Têt, une marine de l'armée américaine sauve des ruines de sa maison une fillette vietnamienne grièvement blessée.

d'un répit de dix minutes, je m'aventure dans ma chambre, afin de sauver mes biens les plus précieux. Par bonheur, je retrouve les onze lettres écrites le 30 janvier: plusieurs personnes, en Suisse, vont recevoir des lettres percées de balles. Le papier à lettres sur lequel je rédige ces lignes se trouvait dans le tiroir de mon bureau; les éclats ont pénétré jusque-là.

Hier soir, les maisons d'en face ont été réduites en cendres. C'est une tension énorme que d'être enfermé, comme une souris dans une trappe, dans l'incertitude. En raison du danger des éclats d'obus et autres, nous ne bougeons plus guère de dessous

les lits. Si l'on m'avait dit, quelques jours plus tôt, que j'allais passer la plus grande partie de mon temps, pendant plus de 48 heures, sous un lit, j'aurais bien ri... Mais ce goût m'est passé depuis lors. Depuis hier, à midi, je ne puis songer à retourner dans mon appartement, car il est placé sous les feux de l'artillerie. J'ignore ce qui reste de mes affaires personnelles.

Nous subsistons grâce aux boîtes de conserve. Chercher de l'eau ou satisfaire ses besoins les plus élémentaires sont autant de problèmes, car on ne sait jamais à quel moment — ni où — la prochaine bombe ou un autre engin meurtrier va tomber. J'ai fort mauvaise conscience de rester enfermer ici, sans rien faire, alors qu'à l'hôpital, il y aurait tant à faire. De temps à autre, des camions militaires sillonnent les rues, ramassant les blessés et les morts. Je n'ose m'aventurer dans la rue. Des deux côtés, on tire sur tout ce qui bouge. A plusieurs reprises, un avion muni d'un haut-parleur nous survole, annonçant l'interdiction de sortir des maisons. Je dois attendre, jusqu'à la levée de l'interdiction.

Samedi 3 février

Ce matin, j'ai réussi à sortir pour me rendre à l'hôpital, en voiture. Malgré la croix rouge, des feux partent dans ma direction. Heureusement, ce ne sont pas de bons tireurs. Un spectacle affreux se présente alors à mes yeux: la place du marché et les alentours ne sont plus qu'un monceau de ruines. Les rues sont jonchées de cadavres, de ferraille — restes de voitures, de tanks, etc. L'hôpital, par bonheur, n'a pas subi de graves dommages. Des réfugiés — 2000 environ — y ont cherché asile. Ils occupent les salles et les couloirs sont encombrés de blessés. A grande peine, je parviens à atteindre le médecin-chef pour lui offrir mon aide. Il me déclare qu'il est impossible de faire quoi que ce soit, vu le désordre! Par hasard, je rencontre le jeune médecin militaire. Avec l'aide de quelques soldats, nous aména-

geons deux salles de malades, pour y héberger les blessés. Nous ne pouvons pas faire grand-chose, sinon désinfecter les plaies, poser des attelles provisoires, administrer du sérum antitétanique et des antibiotiques ainsi que des goutte-à-goutte à ceux qui sont victimes du choc. Impossible d'opérer, sans électricité, sans eau, sans personnel. Nous assistons, impuissants, à l'agonie de deux blessés, atteints à l'abdomen, c'est atroce.

Les tirs et les bombardements se poursuivent sans relâche, dans différents quartiers de la ville. A midi, mon épuisement est tel que je ménage un peu de riz à une famille de réfugiés. Depuis trois jours, j'ai à peine mangé et pratiquement pas dormi. Le soir, j'ai appris que des postes de secours avaient été installés dans l'Eglise catholique, bâtiment important, ainsi que dans la maison du Président de la Croix-Rouge vietnamienne; les membres du Comité de la Croix-Rouge et des secouristes y prodiguent les soins; de nombreux blessés et des centaines de réfugiés y affluent.

Dimanche 4 février

Ce matin, je suis parvenu enfin à rejoindre le Président de la Croix-Rouge. Sa maison se trouve au bord du fleuve. Pour la première fois depuis cinq jours, ô délice, je puis me débarbouiller. Nous avons réussi à faire l'acquisition d'une centaine de kilos de riz. Je fais la navette entre les centres de réfugiés, pour leur apporter le riz et du lait condensé. La fusillade continue. Il me faut rassembler tout mon courage, avant de partir pour la ville. Pendant mon absence, hier, notre maison a été pillée. Le poste de radio «Zenith» que je m'étais acheté à Noël a été emporté. Dieu merci, j'avais pris la précaution de cacher ma pipe et un peu de tabac... Mais je suis reconnaissant surtout d'être encore en vie. La mort m'a frôlé de tout près à bien des reprises.

Un de mes pneus a été déchiré par des éclats de projectile. Pourvu que

cela ne se reproduise pas, sinon je ne pourrai plus circuler. Mon réservoir d'essence, lui aussi, est presque à plat. Demain, je vais essayer de me procurer du carburant.

Lundi 5 février

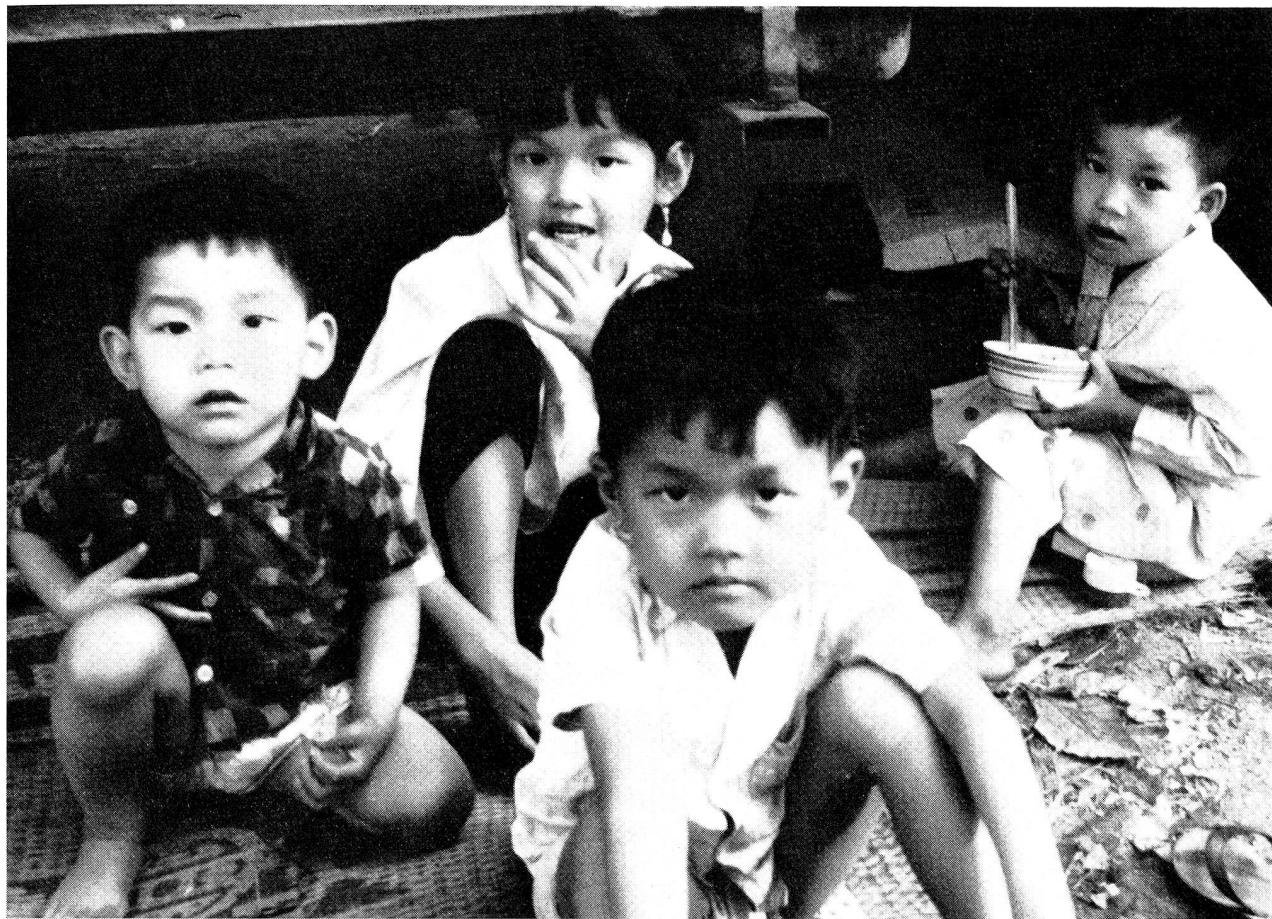
J'ai réussi à me procurer 40 litres d'essence, auprès du chef de la Province. J'apprécie la troupe, contenant le matériel nécessaire pour réparer les pneus sans chambre à air que j'ai achetée — par chance — à Bangkok, lors de mes dernières vacances, en novembre. Le pneu est réparé maintenant, et la réparation tient!

Depuis hier soir, j'ai pris mes quartiers chez le Président de la Croix-Rouge. De 8 h du soir jusqu'à 3 h du matin, tirs et bombardements se succèdent sans fin. Pas question de dormir. J'ai dû percer un trou supplémentaire à ma ceinture, car au dernier cran, les pantalons ne tenaient plus. On mange une ou deux fois par jour, quand l'occasion s'en présente.

Le médecin-chef de la Province, un peu remis de son choc, a compris enfin qu'il fallait en premier lieu rechercher les dépourvus; après de longs palabres, il s'est déclaré prêt à faire procéder aux vaccinations contre le choléra dans les centres de réfugiés, fortement surpeuplés. Quant aux vaccins contre la peste, il ne semble pas y en avoir trace dans la Province. A l'hôpital, dans une école et à l'église catholique, nous avons pu trouver des volontaires, parmi les réfugiés, acceptant de veiller à maintenir un peu d'ordre: les détritus sont rassemblés et brûlés, les ordures et les eaux usées sont saupoudrées de DDT; des latrines sont creusées, ce qui n'empêche pas la plupart des gens de faire leurs besoins n'importe où!

Il semble maintenant que les fusillades se taisent plus ou moins pendant la journée. Dès la tombée de la nuit, tout recommence.

Par miracle, j'ai réussi à téléphoner à Saïgon, où l'on était manifestement soulagé d'entendre ma voix. Dès que



les liaisons postales seront rétablies, Saïgon fera parvenir un telex à Genève.

Samedi 10 février

Ces derniers jours, je n'ai pas eu le temps d'écrire ou plutôt je me suis senti incapable d'écrire, le soir en rentrant de mon travail. Malgré mon extrême fatigue, je ne puis fermer l'œil, la nuit, cela sans doute parce que je suis trop épuisé. Comme on craint une nouvelle attaque aujourd'hui, le couvre-feu a été proclamé à 16 h, ce qui me permet de vous raconter un peu ce qui s'est passé ces derniers jours. La situation est redevenue un peu plus normale: il est devenu possible, de jour, de circuler dans la rue et les décombres sont enlevés. Hier, les dernières dépouilles, qui empestaient, ont été incinérées. Dans le cimetière, en face de mon appartement, on a brûlé hier quelque 150 cadavres. Je suis heureux de pouvoir séjourner quelque temps chez le Président de la Croix-Rouge!

Dans la journée du 8, l'approvisionnement en eau a repris normalement dans la plupart des quartiers de la ville. Le courant électrique n'est pas encore rétabli. Depuis trois jours, nous avons installé des stations de lait dans les quatre principaux centres de réfugiés, ce qui permet à 2000 enfants environ de recevoir, le

matin, leur ration de lait. Le «poste de secours» installé dans l'église catholique, continue à fonctionner. Il traite tous les cas de blessures légères, qui ne nécessitent pas d'intervention chirurgicale, déchargeant d'autant l'hôpital. Toutes les activités de la Croix-Rouge sont menées à bien par des secouristes. Je ne suis pas peu fier de voir les Juniors à l'œuvre et travaillant avec une telle efficacité.

Toutes les nuits on entend les canonnades et les bombardements, parfois proches, parfois à un ou deux kilomètres du centre de la ville. Ce soir, on craint une nouvelle attaque de deux bataillons vietcongs. Les temps redeviendront-ils jamais «normaux»?

Il faudrait absolument que je me rende dans d'autres Provinces, attaquées, elles aussi. Mais il est impossible de circuler. D'après les informations que j'ai pu recueillir, aucune route n'est praticable. La situation en se prolongeant, devient de plus en plus critique, parce que les Provinces dépendent dans bien des domaines de Saïgon pour leurs approvisionnements. Il faut compter au moins deux semaines avant que la circulation ne redevienne possible. A l'heure du déjeuner, aujourd'hui, j'ai démonté ma machine à écrire. Après l'avoir nettoyée et huilée, je pense pouvoir l'utiliser à nouveau.

Lundi 12 février

Demain matin, quelqu'un va partir pour Saïgon à bord d'un avion militaire. Je vais donc terminer cette missive pour qu'elle parvienne tout au moins à Saïgon, première étape. La nuit dernière, violentes attaques dans la région. Bilan: la ville est détruite à environ 50 pour cent, le centre commercial, la place du marché et même quelques quartiers extérieurs étant plus spécialement touchés. Quelque 8000 personnes, restées sans logis, sont recueillies dans quatre centres de réfugiés. Notre activité Croix-Rouge est très modeste, car nos approvisionnements de secours ne sont pas très importants et nous ne recevons plus de renfort. Nous essayons toutefois d'aider, dans toute la mesure de nos moyens, là où la détresse est la plus grande.